

Gilles Archambault
L'indiscible et l'intime

Pierre Héту

Numéro 29, octobre–novembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Héту, P. (1987). Gilles Archambault : l'indiscible et l'intime. *Nuit blanche*, (29), 10–12.

Gilles Archambault :

*Installé confortablement sous un magnifique Toupin que lui a légué un ami écrivain, Gilles Archambault me met en garde contre sa trop grande volubilité. Comme tous les timides, la parole lui sert d'exutoire. Parler de soi tout en demeurant modeste constitue un art qu'il pratique avec aisance. À l'occasion de la parution de *L'obsédante obèse et autres agressions*, nous nous sommes entretenus de l'oeuvre et des motivations de l'écrivain. Une trajectoire particulière qui n'aura pas illuminé l'institution d'un éclat clinquant. Une lueur tenace et réconfortante qui persiste malgré les modes. Plus de 20 ans d'écriture marqués par une voix intime qui n'aura eu d'autre but que de révéler le moi d'un auteur grâce à la licence que la fiction autorise.*

Photo A.M. Guérineau

L'indicible et



Malgré cela, Archambault confesse qu'il est peut-être un faux écrivain intimiste puisque son œuvre est empreinte d'une violence qui, pour être retenue, n'en demeure pas moins aiguë. Sous la plume du Prix David 1981, la condition humaine devient la proie de l'inexorable absurdité du temps. Pour bien comprendre les desseins de ce projet littéraire original, la pensée du moraliste Cioran nous mettra sur une bonne piste. Méfions-nous pourtant des apparences trompeuses. Archambault exploite une série d'effets qui conduisent à un constat d'absurdité, mais en même temps il se défend bien d'être revenu de tout. Il souhaiterait qu'on lise ses courtes proses en sachant qu'il ne cherche plus à se défaire des travers qu'il a. Comme pour s'assurer qu'il n'est pas rendu aussi loin que ses personnages sur la voie de la misanthropie, il souligne qu'il est bel et

l'intime

bien présent au rendez-vous que nous nous étions fixé. «On peut très bien, souligne-t-il, avoir perdu certaines illusions et garder un relatif appétit de vivre.»

Des influences

Son dernier recueil, Archambault devait d'abord l'intituler *L'indicible*, mais en y réfléchissant bien, il a constaté qu'un tel titre se rapprochait davantage des préoccupations de son ami Jacques Brault. Il saute sur l'occasion pour exprimer le respect qu'il place dans la démarche de Brault. Il aime les auteurs à ellipses, les œuvres qui font court. La brièveté des textes de *L'obsédante obèse...* en témoigne. Les grandes épopées et les sagas ne l'intéressent pas. Des maîtres comme Tolstoï ou Dostoïevski le laissent froid. Aux écrivains viscéraux, il préfère les réfléchis. Il parle volontiers de Voltaire, de Sartre, de Cioran, de Calet, mais surtout de Buzzati et de Léautaud. En s'excusant d'employer un cliché, il affirme avoir découvert un frère lorsqu'il a lu Buzzati pour la première fois vers 1970. «J'avais enfin devant moi, dit-il, un écrivain qui avait le même sens de la vie que moi, qui respirait selon mes respirations, qui avait par rapport au passage du temps la même hantise du passé que moi.» Il distingue toutefois l'homme et l'écrivain et se défend bien d'être un homme semblable à Buzzati qui, par exemple, aimait l'armée et vivait avec sa mère en reclus. La relation à la femme que Buzzati exprime dans *Un amour* vient encore renforcer ce qui l'en éloigne. Sa conception de l'amour est plus «normale», plus apaisée. «Moi je crois, confie-t-il, au compagnonnage avec une femme. Je crois à une compagne qui ne serait pas quelqu'un que j'adulerais, ni quelqu'un qui m'adulerait.»

La relation qu'il entretient avec Léautaud est d'un autre ordre. Elle tient à une attirance de plus en plus marquée pour la langue française. Même s'il n'est pas convaincu qu'il aurait aimé rencontrer Paul Léautaud, il lancera: «Quel écrivain!», et il ajoute: «Son style est parfait, il n'y a pas d'épithètes en trop. Ses sentiments retenus sont ceux d'un homme qui a souffert et qui fait tout pour le cacher.» Il termine son propos en ironisant sur la mode actuelle qui consiste à ajouter un *e* à écrivain et de croire que c'est ainsi qu'on rendra une langue moins caduque. Rien ne le blesse autant que cette attitude.

Un Moi déguisé

La «tentation autobiographique», à sa manière, Gilles Archambault n'y échappe pas. Lorsqu'il emploie le *je* ou qu'il écrit *il*, ce *il* est déguisé en *je*. «Je

n'ai parlé que d'une chose dans mes livres, avoue-t-il, et c'est de moi.» Un titre comme *Parlons de moi* le confirme. Or, il n'a aucune intention, même si une chose extraordinaire lui arrivait, d'écrire un *je* qui serait un authentique *je*. Il n'est pas non plus du genre à tenir un journal intime, il préfère un mélange d'invention et de respect d'une certaine réalité. Il ne croit pas que le lecteur soit vraiment intéressé à savoir quel est la part de l'un et de l'autre, quelle instance est en jeu. Il cherche plutôt à s'adresser à un lecteur qui aurait une sensibilité semblable à la sienne. Il faut aussi préciser qu'Archambault ne puise pas dans les éléments autobiographiques pour les transposer en matériau littéraire. «Il n'y a presque rien, prétend-il, dans une vie comme la mienne pour nourrir une œuvre. J'exprime donc des émotions intimes.»

Et son lecteur, il tente de se l'imaginer. Il aime savoir qu'il existe et c'est pour lui qu'il écrit. Néanmoins, il a perdu les attentes qui procurent tellement de frustrations aux artistes qui les entretiennent. Il ne court pas après ce lecteur pour le rencontrer à tout prix. Il évite les séances de signatures et les rencontres institutionnelles. Toutefois, on lui écrit souvent pour commenter son œuvre et il répond à chacune des lettres. Il y a un petit nombre de lecteurs au Québec. Et de ce petit nombre de lecteurs-là, il est convaincu d'en avoir recruté plus que sa part. Sans vouloir dénigrer *Le Matou*, il ne peut pas croire que les 600 000 exemplaires de ce roman qui ont été vendus aient pu être achetés par autant de véritables lecteurs.

L'histoire d'une vie est l'histoire d'un échec

Si une constante traverse l'œuvre de Gilles Archambault, c'est bien la thématique de l'échec. À l'instar de Sartre, il considère que «l'histoire d'une vie est l'histoire d'un échec». Ses personnages sont tous visités par la défaite. Une défaite qui serait inscrite dans leur code génétique. «Bien sûr, dans certains cas, explique-t-il, il est plus facile d'obtenir l'effet recherché. Par exemple, si un personnage a une vie professionnelle ratée, on peut aisément le charger d'une somme d'éléments qui en feront un perdant sur toute la ligne. Par ailleurs, même si quelqu'un obtient un grand succès auprès des femmes, cela ne signifie pas pour autant que cet homme réussit. C'est un raté quand même parce qu'il a 50 ans, que sa santé lui fait défaut, qu'il aura 60 ans et qu'il mourra à 65 ans avec toutes ses désillusions.» Il faut pourtant ne pas confondre cette forme de désenchantement avec le désa- ▶

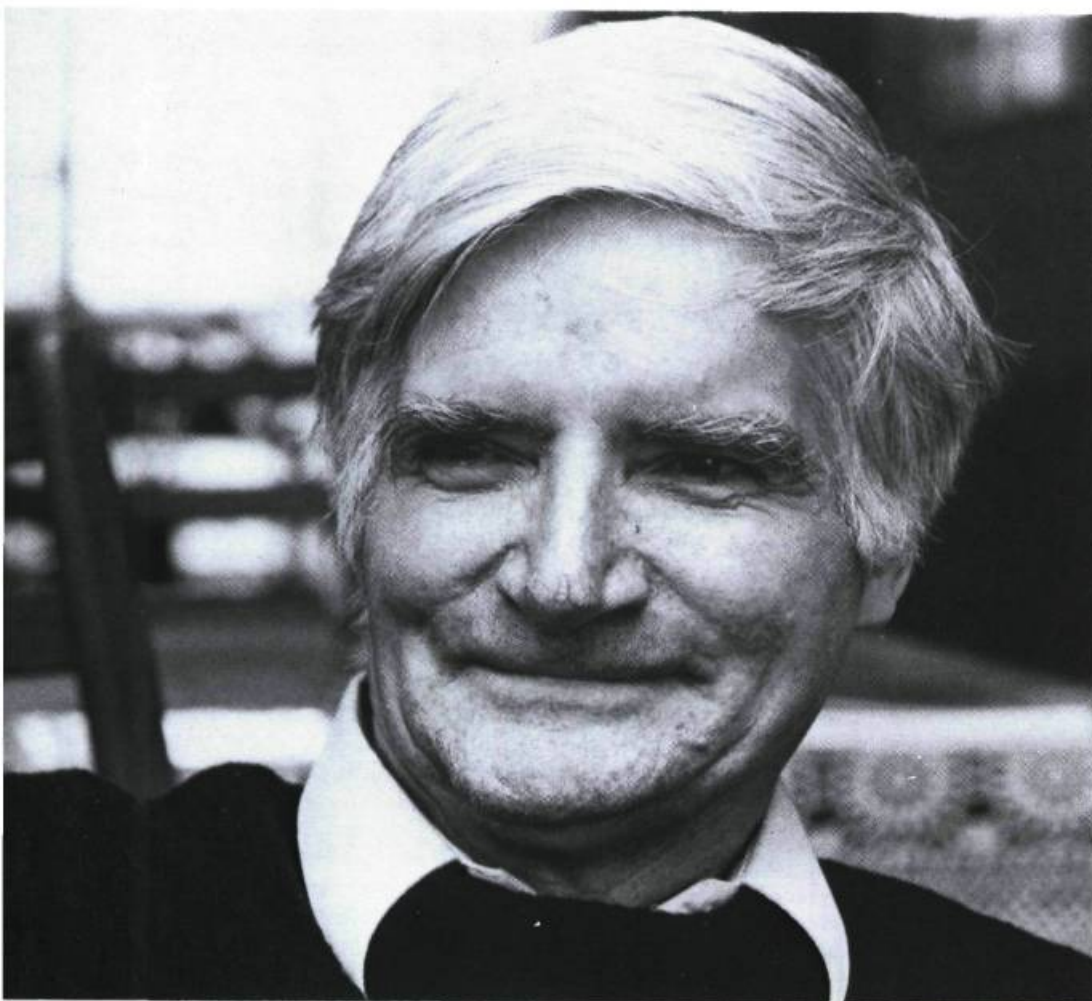


Photo A.M. Guérineau

Gilles Archambault

busement. Rien ne l'ennuie comme les êtres désabusés. «Je suis attiré par l'échec, déclare-t-il, mais le renoncement est quelque chose de tellement évident, de tellement vain pour moi que je ne peux y adhérer.»

Chose curieuse, le créateur de cet univers fictionnel confesse que sa propre vie n'a rien de commun avec les mésaventures dont ses protagonistes sont victimes. «J'avais souhaité travailler à Radio-Canada, convient-il, j'ai travaillé à Radio-Canada; j'avais souhaité écrire, j'ai une quinzaine de livres derrière moi. Ma femme s'intéresse encore à moi après 28 ans de vie commune. Sans avoir connu de réussite extraordinaire, je n'ai pas connu d'échec flagrant.» Un peu par dérision — peut-être pour soigner la modestie de son image — il me confie qu'il aurait aimé recevoir le Prix Nobel et compter ses lecteurs dans le monde entier. «Bien sûr, conclut-il, je ne connaîtrai ni l'un ni l'autre. Ce qui me reste, c'est encore la vigueur, la force et le sens de la relativité des choses. Cette vigueur me dit que je vais écrire encore, que je vais m'installer devant ma petite machine à écrire pour continuer.»

Ce geste, il compte bien le répéter car le plaisir que lui a procuré l'écriture de son dernier livre, devant le paysage maritime de Beaulieu-sur-Mer l'été dernier, l'a rapproché d'une pratique dont

il s'était éloigné au cours des dernières années. Il précise que ses autres métiers de réalisateur et d'animateur à la radio de Radio-Canada l'ont obligé à restreindre ses entreprises littéraires. Le fait qu'il soit allé vers des formes très brèves relève en grande partie du peu de temps que le média électronique lui laissait. Par ailleurs, le critique Réginald Martel n'avait pas été tendre envers *À voix basse*, son dernier roman, en écrivant que l'œuvre d'Archambault tournait en rond. Sur le coup, il a trouvé que le journaliste de *La Presse* exagérait. Puis en s'y arrêtant et en prenant une



certaine distance face à ce roman, il est arrivé au même constat. Maintenant, il a de nouveau envie de s'investir dans un projet d'envergure comme l'écriture d'un autre roman. Il s'y met pendant les présentes vacances puisqu'il a trouvé un sujet qui lui permettra d'éviter l'écueil du déjà vu. Quoi qu'il en soit ce besoin semble évident puisqu'il m'a répété trois fois durant l'entrevue qu'il sentait un manque par rapport à l'écriture.

Une musique proluxe et une écriture dénudée

Nous nous sommes également entretenus de l'autre passion de l'écrivain, le jazz, et des rapports qu'il établissait entre cette musique et l'écriture. Il me raconte d'abord l'histoire de sa rencontre avec le jazz, alors qu'il était adolescent. «Le jeune homme que j'étais, se souvient-il, cherchait un équivalent musical à ce que pouvait représenter *La nausée* de Sartre. Le be-bop très violent que jouait Charlie Parker correspondait à ce sentiment d'urgence devant le côté décevant de la vie tout en nous inculquant une certaine fureur de vivre. Ce sentiment est demeuré.» Curieusement, le style littéraire très dénudé qu'il préconise n'a rien à voir avec le jazz qui, la plupart du temps, est une musique très proluxe où les passions sont loin d'être contenues. Pour sa part, l'écrivain s'efforce, lorsqu'il écrit, d'être le plus classique possible pour mieux maîtriser les démons qui sont en lui: cette fureur qui trouve dans le jazz son propre épanouissement. «Et le français, croit-il, n'est peut-être pas une langue qui permette cette abondance et cette luxuriance.» De toute manière, la musique et la littérature sont des modes d'expressions qui peuvent traduire des sentiments semblables dans des formes opposées.

En bout de ligne, l'auteur que j'ai rencontré est un homme apaisé, serein. *L'obsédante obèse et autres agressions* en fournit la preuve. Bien sûr, il faudra fouiller dans cette «petite prose presque noire» avant de trouver une once de sérénité. Mais pour aborder la vie avec autant de lucidité, une bonne dose d'humour est nécessaire et en grattant un peu... La seule musicalité du titre de ce recueil nous en convainc. Aujourd'hui, sans clamer son bonheur sur tous les toits, Gilles Archambault se dit heureux. À tout le moins, il connaît plus de moments de bonheur qu'à 20 ou à 30 ans. Il attribue cette quiétude au fait que le désir prend une place plus relative dans la vie d'un homme de 53 ans. ■

Propos recueillis par Pierre Héту

Gilles Archambault. *L'obsédante obèse et autres agressions*, Boréal, 1987; 12,95 \$